

Lettre allemande

Stéphane Lépine

Number 10, Fall 2006

L'instant au fil des jours : l'oeuvre d'Yvon Rivard

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2402ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lépine, S. (2006). Lettre allemande. *Contre-jour*, (10), 143–151.

Lettre allemande

Stéphane Lépine

Mon cher Yvon,

J'ai toujours su que tout nous opposait. J'aime le cinéma français (je suppose, mon coquin, que tu ne t'es pas même donné la peine d'aller voir *Rois et reine* d'Arnaud Desplechin), l'œuvre de Virginia Woolf me tombe des mains (et m'ennuie tout autant que le postromantisme sirupeux et alanguissant de Vaughan Williams et de Walton de brique), je crois de plus en plus que c'est Thomas Bernhard qui avait raison lorsqu'il disait que Peter Handke n'était qu'un ridicule petit-bourgeois sentimentalo-pathétique qui court pleurer dans les bras de sa fille au premier désagrément (et sa défense maintenant sans équivoque de Slobodan Milosevic ne contribue en rien à me le rendre sympathique), il n'y a pas deux femmes dans ma vie (il n'y en a même jamais eu une, pas même ma mère) et je t'épargne mon opinion sur la reproduction (le seul enfant à qui j'ai bien failli infliger la vie s'est vu la chose épargnée grâce aux bons soins d'un certain docteur Morgentaler).

J'ai donc toujours su, oui, que tout nous opposait, mais lorsque j'ai lu à la page 177 du *Siècle de Jeanne* : « Comment pourrais-je avoir une relation amoureuse ou tout simplement amicale avec quelqu'un qui n'aimerait pas, disons, Bach ou Virginia Woolf ? », j'ai tout de même cru

un moment que le fil était rompu entre nous, avant même que nous ayons su tisser véritablement quoi que ce soit. Va pour « ce *gros puant*, à l'orgue de Saint-Thomas » (*dixit* encore mon cher Bernhard), qui m'accompagne moi aussi chaque jour de ma vie et me fait retourner en pèlerinage à Leipzig année après année, mais Virginia Woolf, ça jamais ! Tu ne me la feras jamais aimer ! Une auteure qui, comme elle, est dépourvue de tout sens de l'histoire et qui, au moment où Victor Klemperer perd son poste à l'université de Dresde, où Canetti, Freud, Mann, Zweig et combien d'autres doivent aller se réfugier à Londres, à *Pacific Palisades* ou ailleurs, s'amuse à lever la main pour saluer une foule nazie qui hurle « *Heil Hitler!* », n'a pas de place dans ma bibliothèque. On ne peut pas aimer Ingeborg Bachmann et Virginia Woolf. Et il y a longtemps que j'ai choisi mon camp.

« Comment pourrais-je avoir une relation amoureuse ou tout simplement amicale, écris-tu, avec quelqu'un qui n'aimerait pas, disons, Bach ou Virginia Woolf ? » Je t'avoue que cette affirmation m'a sonné. Il n'y a donc plus de place pour l'autre, pour de l'autre dans ta vie ? Puisque je n'aime pas ce que tu aimes, il n'y a donc plus de dialogue possible entre nous ? Mais c'est rien moins que du solipsisme ! Toi qui, d'un livre à l'autre, n'as pourtant jamais cessé de partir, toi qui as « fait un grand détour par l'Orient pour échapper à [ta] lâcheté », toi qui disais aimer « cela voyager ainsi sans partir », il n'y a donc plus de voyage possible pour toi que dans des pays connus ? Es-tu en train de me dire que tu souhaites mettre à l'écart tout autre qui viendrait te confronter à l'étranger et à l'étrangeté, et te remettre en mouvement ? Ne te resterait plus alors que le refuge confortable de l'immobilité et d'un amour fusionnel ? Je n'y crois pas. Je ne veux pas y croire. Je sais bien que l'amour est sans doute la plus belle des illusions volontaires, mais il demeure une illusion. Tu le sais. Je le sais. Et je m'attriste de te voir ainsi immobilisé.

Oui, j'ai toujours su que nous étions très différents, toi et moi. Et la lecture du *Siècle de Jeanne* n'a fait que le confirmer. « Un enfant, ça vous décroche un rêve » n'est pas ma chanson préférée et « Prendre un enfant par la main » non plus ! Chez moi, les enfants sont opprimés et abusés, les parents sont coupables du crime d'engendrement d'êtres humains et

je crois, comme Thomas Bernhard (oui, encore lui !), que « l'enfance est le trou noir où l'on a été précipité par ses parents et d'où l'on doit sortir sans aucune aide ». Les pages qui ouvrent et ferment *Le siècle de Jeanne*, dans lesquelles tu idéalises l'enfance, me laissent donc perplexe et pantois. Tout comme celles dans lesquelles tu mets la femme sur un piédestal : « Si j'idéalise la femme, dis-tu, c'est qu'il me semble qu'elle ne s'est pas laissé expulser de l'enfance aussi facilement que l'homme. » Je croirais relire les pires pages de Ducharme : les enfants sont durs, les adultes sont mous... La femme est l'avenir de l'homme, tant qu'à y être ! *Was für'n Quatsch !*, comme disent les Allemands ! Foutaise !

Nous voilà en Allemagne, mon cher Yvon. Comment y échapper, moi qui écris ces lignes à quelques jours de mon départ pour Dresde. *Und wie du weißt, sind meine Aufenthalte immer länger*. Mais rassure-toi : ceci n'est pas une courte lettre pour un long adieu, tout au contraire. Car si tout nous oppose, ce pays, sa poésie, ses écrivains et son imaginaire nous unissent, nous uniront toujours. Difficilement, douloureusement, mais indéfectiblement. Comme les deux Allemagnes. Je ne parle pas ici de l'Est et de l'Ouest, mais de celle du romantisme et du grand fantasme prussien, et de celle de la guerre et des ruines. Mon Allemagne, tu le sais, c'est l'Allemagne de Heiner Müller et de Christa Wolf, celle de Weimar (avec les statues de Goethe et Schiller devant le Schauspielhaus) et de Buchenwald, situé à quelques kilomètres de là. C'est celle de Paul Celan et de Bachmann, qui disait, rappelle-toi, que « la vérité, c'est l'exigible de l'homme ».

T'ai-je dit que c'est en Allemagne que j'ai appris la mort de Lothar Baier ? Ce samedi de juillet, j'étais allé à Zwickau pour voir la maison natale de Robert Schumann. Au retour, avant de monter dans le train, j'achète *Le Monde* à la gare, par paresse (car je suis bien évidemment encore incapable de lire la TAZ), et je tombe sur le texte que lui consacre Josyane Savigneau. Le trou noir. Nous avons si souvent parlé lui et moi de notre impossibilité de vivre dans le pays qui nous a vu naître et qui nous tuait. Nous parlions de la part d'idéalisation contenue dans son rapport à la France, puis au Québec, et dans mon rapport trouble, non su, insu à l'Allemagne. J'avais

tenté, comme bien des gens, de freiner le mouvement qui l'a amené à venir s'établir ici. En vain. Il était très curieux de connaître mes impressions sur ce pays où je me réfugie de plus en plus souvent, ce pays qui a vendu son âme à *Coca-cola* et n'a pas fait le deuil de ses vieux fantasmes.

Je m'égare, crois-tu ? Tout cela ne te concerne pas ? Au contraire, je crois que nous sommes ici au plus près du nœud de notre relation, qui se situe peut-être en réalité dans un poème de Heinrich Heine. *Mein lieber Yvon, als ich zum ersten Mal Die Mitte des Tages gelesen habe, konnte ich die Anspielung auf die Lorelei nicht begreifen.* En effet, lorsque j'ai lu la première fois *Le milieu du jour*, je n'ai pas pu voir l'allusion pour ainsi dire inversée à Lorelei, ce poème de Heine que je n'avais encore jamais lu : « Elle ne savait pas à cet instant, écris-tu, que celui dont elle tenait la main s'agrippait de l'autre à un rocher, face à la mer, d'où il regardait sortir une femme à demi nue dans la brume verdâtre de l'aube. » Et quand, dans le roman, tu reprends la formule selon laquelle « le temps que mettrait un oiseau à user cette montagne en l'effleurant de son aile une fois tous les mille ans ne serait que le début de l'éternité », n'est-ce pas là pour toi une façon de rendre hommage une fois de plus au poème de Heine, une manière détournée de décrire le mouvement perpétuel qui mène irrésistiblement le marinier vers les récifs au haut desquels apparaît Lorelei...

*Ich weiß nicht was soll es bedeuten,
Dass ich so traurig bin ;
Ein Märchen aus uralten Zeiten,
Das Kommt mir nicht aus dem Sinn.*

En juillet 2005, j'ai passé des heures en atelier au *Goethe-Institut* à tenter de trouver la meilleure traduction française de ce poème qui, littéralement, dit :

*Je ne sais pas ce que cela veut dire
Que je sois si triste ;
Un conte des temps anciens
Qui ne sort pas de mon sens/de mon esprit...*

J'ignore quel est le sens de cette tristesse qui m'habite ? Non, ce n'est pas ça. Ce n'est pas ainsi qu'il faut traduire Heine. Il n'y a pas d'habitation chez

Heine, pas plus que de *tristesse*. Un homme ne s'explique tout simplement pas qu'il soit triste. Il n'a pas de raisons d'être triste et pourtant il l'est. Dans l'édition de *La Pléiade*, on fait du style (c'est très français comme attitude, c'est ainsi que *The Bell Jar* de Sylvia Plath est devenue *La cloche de détresse...*) et on divise l'interrogation qui ouvre le poème :

*Je ne sais pas d'où vient cette grande tristesse
En moi, ni ce qu'elle veut dire ;*

Et le traducteur continue en ces termes :

*Un conte d'autrefois que je ne cesse
D'entendre dans mon souvenir.*

Le mouvement est pourtant inverse en allemand : ce conte des temps anciens, le poète ne l'*entend* pas, il n'*entre* pas en lui mais, au contraire, il ne parvient pas à le faire *sortir* de sa pensée. *Aus dem Sinn*, comme dans *ich komme aus Kanada*, je viens du Canada, j'en sors ou plutôt je ne parviens pas à (m')en sortir... Et *Sinn* signifie littéralement « le sens ». Le premier vers du quatrain commence sur : « Qu'est-ce que cela veut dire ? » et se termine précisément sur le sens, sur ce sens auquel on n'échappe pas, dont on ne s'échappe pas.

Je ne deviendrai jamais traducteur. L'été dernier, dans un pur moment d'égarement, j'ai eu l'inconscience d'envoyer à notre ami Jacques Brault quelques premiers essais de traduction de Georg Trakl. Comment ai-je pu oser une chose pareille ! Les traductions de Guillevic sont si belles, si éloignées de cette manière toute française d'enjoliver les choses que je ne peux plus supporter...

J'aime, et admire même à certains égards, la poésie de Heine, la « musique douce et passionnée de sa poésie », même si le mal du siècle des romantiques allemands est fort loin de moi, de mes préoccupations, de ma vision du monde. C'est bien davantage la perspicacité politique de Heine, le féroce radicalisme du journaliste qu'il était aussi et le brio des articles du chroniqueur politique qui me font l'aimer. « Henri » Heine, comme on se plaît maintenant à nommer celui qui était à la fois trop tendre pour la France et trop sévère pour l'Allemagne, était un intellectuel engagé, à la

fois héritier des Lumières et annonciateur des futurs « J'accuse ». Et sa tendresse pour Paris, « la belle ville des merveilles », ne l'empêche pas pour autant de voir sans plaisir se lever en elle l'aristocratie nouvelle, celle des intérêts, « qui fait triompher ses étroites et froides idées boutiquières » et annonce une « vie dénuée de parfum ». Heinrich Heine a su voir dans les Français d'inlassables « plagiaires du passé », dans leur vie politique un inusable *remake*, et avait compris que pour longtemps encore s'allongerait sur la France l'ombre portée de la Révolution française...

Mais revenons à *Lore-Lei*, aux cinquième et sixième strophes du poème, si essentielles pour lire ton œuvre, je m'en rends compte aujourd'hui :

*Den Schiffer im kleinen Schiffe
Ergreift es mit wildem Weh ;
Er schaut nicht die Felsenriffe,
Er schaut nur hinauf in die Höhe.*

*Ich glaube, die Wellen verschlingen,
Am Ende Schiffer und Kahn ;
Und das hat mir ihrem Singen
Die Lore-Ley getan.*

La traduction de *La Pléiade* ne me satisfait guère, mais bon...

*Le marinier sur son fragile esquif,
Ça lui fait mal sauvagement,
Ses yeux ne voient pas les récifs,
Ils sont là-haut éperdument.*

*L'onde, je crois, finalement
Engloutit l'homme et sa nacelle
Et c'est la Lorelei, c'est elle
Qui les a perdus par son chant.*

Permets-moi un dernier détour, Yvon, avant d'en venir à toi.

Cette figure du poète perdu par le chant de Lorelei et englouti dans la mer me fait penser à *Andreï Roublev*. Le film Andreï Roublev n'est

pas l'histoire d'Andreï Roublev mais celle de l'homme perdu sur Terre, travaillé par le doute et qui avance sur la poussière du chemin, qui tient dans sa main « le bout cassé de tous les chemins », thème fondamental chez Andreï Tarkovski, qui, tu le sais mieux que moi, envisageait le cinéma comme un art quasi sacré et la projection comme une catharsis, entre libération et purification. Andreï Roublev, ce faiseur d'icônes qui cherchait à représenter l'invisible, double tarkovskien, double rivardien, promène son regard sur les chemins cahoteux d'une Russie déchirée par les invasions tatares du 15^e siècle, jusqu'à cet ultime épisode qui résume toute l'entreprise, l'épisode fabuleux de la cloche. Le prince veut faire fondre une cloche, mais le fondeur a emporté le secret dans sa tombe. Son fils Boris, un gueux insignifiant, prétend détenir les secrets de la fabrication et à force de conviction, illuminé par ce qu'il faut bien appeler la foi, parvient à arracher à la glaise le timbre céleste d'une cloche.

Cette figure du poète qui ne voit pas les récifs, mais dont le regard est tout entier absorbé par cette femme idéalisée au sommet des rochers, me fait aussi penser au *Miroir*, ce kaléidoscope d'images, de documents historiques et autobiographiques qui constitue à mes yeux le chef-d'œuvre absolu d'Andreï Tarkovski. Tu te souviens de la première séquence ? Un garçon aux cheveux gras rajuste sa mèche et fixe la caméra : « Je... je... m'a... je m'a... je m'ap-pelle. » L'adolescent peine à répondre à l'infirmière en blouse blanche qui l'interroge. Dououreux avènement de la parole. « Procédons à une séance. Regarde mes yeux ! » Il se tourne vers elle et nous devenons les témoins d'une séance d'hypnose. « Concentre-toi ! Encore ! Encore ! Davantage ! Tends tes doigts. La tension passe dans tes doigts ? Tes doigts se tendent ? Concentre-toi ! Concentre-toi ! » Les minutes passent. Voyeurs captivés ou spectateurs hypnotisés, nous guettons quelque chose. Un événement ? Une chute ? La femme demande enfin au garçon de parler. « Parle maintenant, et ce sera pour toute ta vie. » Il se tourne alors vers la caméra et exulte, triomphant : « Je peux parler ! » (Tout ça en russe, bien sûr !) Prologue au *Miroir*, ce plan-séquence saisissant résume toute l'ambition du film. L'avènement du verbe, la révélation de l'intimité créatrice d'un auteur au fil de reconstitutions d'épisodes autobiographiques, de documents d'archives, de tableaux de maîtres

anciens, de dialogues enregistrés avec la mère, de lectures de poèmes de son père. On se n'étonne pas de lire dans *Le temps scellé* de Tarkovski qu'« il y eut plus de vingt versions différentes. Puis un jour, le film apparut, le matériau se mit à vivre, et quand cette dernière tentative désespérée fut projetée, le film naquit à mes yeux. » Une entreprise poétique de l'ordre de l'épiphanie que seule une formulation de René Char peut éclairer : « Le poète tourmente à l'aide d'injaugeables secrets la forme et la voix de ses fontaines. »

Tu vois maintenant à quoi je voulais en venir. Quel chemin tortueux il m'aura fallu parcourir pour parvenir jusqu'à toi. De peur de te blesser sans doute. Les Lorelei pullulent dans tes romans : femme idéalisée, sirène qui enchante Ulysse et ses compagnons, qui risque à tout moment d'entraîner au fond des mers le marinier et son fragile esquif, et mène ton narrateur à sa perte. Une mythologie déréalisante est sans cesse à l'œuvre dans tes livres. C'est la Marie des *Silences du corbeau*, vénérée aveuglément. C'est Jeanne, remède à tous les maux du monde. C'est Virginia Woolf, qui tient le même rôle et en qui tu concentres tous tes désirs... Ce qui, en réalité, m'a gêné à la lecture du *Siècle de Jeanne*, c'est que j'avais sans cesse l'impression de lire un *Retour d'Ulysse dans sa patrie*, retour auquel je n'ai pas cru un seul instant. Ulysse ne rentre jamais à la maison. Toujours il continuera de s'épanouir dans l'espace et Pénélope, dans le temps. Le poète n'atteint jamais Lorelei. Ou ne la rejoint que dans la mort. Son odyssee ne peut avoir de fin. « Écrire, dis-tu, est un mensonge qui sauve celui qui y croit. » Qui sauve !?! Ne viens pas me dire, Yvon, que tu crois au salut ? Qui sauve !?! Avec *Le siècle de Jeanne*, j'ai eu l'impression que tu te sauvais, certes, mais dans l'autre sens du terme, que tu t'échappais, que tu tournais le dos à ce qui t'appelle. Il me semblait que tu essayais de nous faire croire à un Ulysse rentré à la maison et qui regarde son album de photos, que tu tentais de mettre en scène la rencontre bienheureuse du marinier et de sa Lorelei. Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants. *Quatsch !* Je n'y crois pas, je le répète. Je ne veux pas y croire. Il est vrai que je suis du côté des hommes, que je ne crois pas, comme toi, que la femme constitue un idéal parce « qu'elle ne s'est pas laissé expulser de l'enfance aussi facilement que l'homme »... Pour dire vrai, je ne veux pas que tu

t'arrêtes, je ne souhaite pas que tu t'immobilises dans les bras de Jeanne ou d'une autre femme. Tu as déjà écrit, rappelle-toi : « La seule folie à laquelle je ne pouvais pas résister était celle qui me faisait fuir dès que le bonheur approche. » Dis-moi que cette folie est intacte et fuis, mon cher Yvon, fuis. Je suis convaincu qu'il en va de ton livre à venir.

Je te dirai juste en terminant que lorsque je lisais les dernières pages du *Siècle de Jeanne* (« Le soleil vient de se coucher et la lumière reste prise entre les nombreux nuages qui flottent juste au-dessus des montagnes »), nous étions le 16 mars 2006, il était 18h45, j'étais à Los Mogotes, un petit village situé sur la côte ouest du Mexique, face au Pacifique (qui porte bien mal son nom, la mer est démontée) et le soleil, rouge, plongeait dans l'océan. Le lendemain, je rentrais à Montréal. Lent retour. Retour passager. Le temps d'une brève escale de six semaines avant de repartir *nach Deutschland*, vers mon Allemagne. Et toi, Yvon, quand donc repars-tu ? Car tu ne me feras jamais croire que tu as trouvé le repos, que tu seras dorénavant un homme immobile. Une mer t'attend encore quelque part et un rocher au haut duquel apparaît toujours ton inaccessible Lorelei attend que tu y frôles ton aile, en espérance d'éternité.

Stéphane